

## La traversée finale, le chemin vers l'espoir

J'étais fatiguée. Cela faisait plusieurs milliers de kilomètres parcourus depuis que je me suis enfuie. J'ai peur, j'ai faim, j'ai froid, j'ai de la fièvre mais je n'ai plus rien, pas d'argent, ni de famille, ni d'abri. Avec mes économies j'ai payé le billet du passeur et du transport. J'ai eu la chance de monter dans un pick-up, je pensais être seule, un cas isolé mais nous étions 21. Femmes, enfants, hommes, pas de personnes âgées, non, eux n'avait sûrement pas survécu ou avaient sacrifié leur place pour la donner à leur famille.

Sur nos visages se lisait la peur, le manque et parfois, de temps en temps une lueur d'espoir pour tromper le traumatisme. Les enfants pleuraient silencieusement, les adultes avaient le regard vide, lointain, morne. Nos vêtements en lambeaux laissaient paraître nos côtes décharnées, nos os, nos brûlures, nos hématomes et notre sous nutrition. On était tous pareils et pourtant si différents. Entassés comme des sardines, je ne pouvais même pas m'asseoir, je dormais accroupie par terre comme un chien. Certains avaient la position d'un fœtus. Oui, c'était une renaissance, drôle de renaissance. Après tout nous ne sommes que des hommes, mais nous ressemblons à des phénix qui sont encore à leur état de cendres, de pierres, de poussières.

J'ai vu mes parents se faire abattre comme des moines que rien devant moi. N'est-ce pas incroyable ? Il faut minimum neuf mois pour créer la vie et pourtant quelques secondes pour la détruire. Moi, je reste en vie, ont-ils dit, je suis une fille. Je ne me souviens pas de la dernière fois que j'ai mangé, je sais juste que j'étais avec des filles de mon âge, qui autrefois lorsque j'étais heureuse à l'école, auraient pu être mes amies, ce jour-là, elles étaient si ternes et fatiguées que si elles tombaient ou étaient trop lentes, trop bruyantes lors de la montée dans le camion, les hommes qui nous entouraient les tuaient devant moi, sans plus de jugement,

je me suis gardée de ne plus toucher ne serait-ce qu'une miette du pain que j'essayais de manger. Etait-il empoisonné ? Je ne le savais pas, mais il valait mieux ne pas prendre de risques.

Le long de ce trajet dont je ne comptais plus les minutes, les heures et les jours pour passer le temps on marmonnait à voix basse. Certains des prières, d'autres parlaient de légendes, de rêves sur ce qui arrive après, lorsqu'on sera en France. Un homme qui divaguait me dit que si nous passions par le désert et que nous croisions des Touaregs nous serons condamnés. Il me dit qu'ils nous laisseront pourrir au soleil comme des fruits. Le lendemain il n'était plus dans le pick-up, je croyais qu'il était parti à cause de sa maladie mais maintenant je suis presque sûre qu'il s'est fait tuer.

La voiture s'arrête un instant, je tremble et si on était enfin arrivé à la barrière ? Et si c'était fini ? Et s'il nous livrait et que nous devenions esclaves ? Et si...La voiture redémarre. Le conducteur se retourne, et tire le rideau noir qui nous cachait. La lumière est aveuglante. Je ne perçois pas son visage, il est camouflé par une casquette et des lunettes. Il nous dit que c'est notre jour de chance. Lorsqu'il ouvre notre porte, mes yeux brûlent et je ressens enfin l'air frais. On nous fait sortir. Mes membres se dérobent sous moi et je marche comme un chevreau. Mes vêtements sont en lambeaux et ensanglantés, mes chaussures trouées, mes cheveux emmêlés. Je tombe, je me relève. Sous une tente on me distribue de la nourriture et un bidon de trois litres d'eau. Je sais que c'est pour la traversée en bateau. J'hume l'air marin qui me promet la liberté, mais ce n'est qu'illusion dès que je ferme les yeux je vois le sang, les larmes, les ruines. J'entends les cris, les déflagrations, les tirs, les explosions. Je me rappelle mes mouvements, mes actions : attraper mon sac, ouvrir la porte et courir. Je savais qu'ils étaient morts, je les ai vus. Ils étaient ma famille, mais maintenant ils ne sont plus. J'avais quatorze ans.

Je demande à un étranger qui distribuait les victuailles quel jour nous étions et il me répondit le 5 mai, c'est donc pire que je croyais. Ça fait presque un mois que je suis partie mais pire, presque un autre que je suis dans ce maudit pick-up et n'ayant mangé presque rien. Je m'étonne même d'avoir survécu. Je mords une bouchée de mon sandwich, j'ai tellement faim. Mais je ne sais pas combien de temps durera la traversée : trois jours, trois semaines, trois mois ?

Quelques heures plus tard, je me retrouve face à face avec le zodiac. C'était donc ça le grand bateau, cette espèce de radeau qui doit nous faire traverser la mer Méditerranée ? Mon choc s'amplifia lorsque j'aperçus le monde : nous étions soixante, sans bagage de plus que nos bidons et nos sandwiches. C'était tellement ironique et ridicule. Je m'assis vers un coin pas trop éloigné ni du centre pour être à l'abri du vent, ni des côtés pour pouvoir m'accrocher. Je m'endormis si profondément que je ne fus réveillée que par une grande pale d'eau de mer. L'eau froide calme ma fièvre. Des cris percent mes oreilles. Nous sommes en pleine tempête. Je remarque une fente en plein milieu du zodiac par où l'eau s'infiltré. Les hommes essayent tant bien que mal de la boucher mais rien à faire, nous sommes trop nombreux pour ce maudit radeau.

L'enfant qui est à mes côtés vomit par-dessus-bord. Plus il crache du sang, sa mère s'affole quand après sa quinte, il s'affaisse dans ses bras, il meurt. Elle est en état de choc. Elle garde son corps contre elle, chérissant le souvenir qui reste de son enfant. Deux hommes s'activent et lui arrachent le poupon des bras, elle se démène mais rien à faire, ils hurlent qu'il n'y a pas assez de place sur le bateau. Elle pleure et supplie. Elle s'accroche au corps défunt et se jette hors du bateau. Elle l'a fait. Elle s'est jetée sans hésitation rien que pour rester avec son fils. Elle s'est sacrifiée pour le reste de sa famille. Après quelques instants, le bruit, le goût, l'odeur me revient. Je vois les personnes m'entourant se jetant sur les restes de nourriture, d'eau, d'argent, de vêtements. Je suis dégoutée.

J'avais froid. J'avais très froid. J'avais trop froid. J'allais mourir d'hypothermie peut-être me disais-je, cela aurait été ironique vu les régions tropicales et brûlantes d'où je venais. Je ferme les yeux. Encore un souvenir inoubliable, malheureusement. Je sens que la fin est proche, je le sais. Je ne regrette rien, aucune action, aucune parole, seulement ne pas avoir eu plus de temps, seulement ne pas avoir accomplis mes rêves, seulement de mourir ainsi tel que j'étais partie : sans rien que de la peur, des espoirs brisés et de la honte comme bagages. Je respirais, j'essayais de me calmer, je n'y arrivais pas. Je m'en allais, au revoir monde dur et brutal dans lequel j'étais née et je mourrais !

Je sombre dans le sommeil, le rêve et la réalité fusionnent pour créer les cauchemars qui ne me quitteront jamais.

Je m'éveille, ma gorge desséchée, je bois une seule gorgée, l'eau est si importante que je ne peux me permettre de la gâcher. Je ressens un mouvement de foule, des mains m'agrippent et me secouent. Je reviens définitivement à moi lorsque je vois des visages sur des corps en vestes rouges. Je ne sais pas qui sont ces hommes, ces femmes, mais leurs yeux me scrutent avec pitié et compassion. Ce sont mes sauveurs, nos sauveurs.

Ils me firent passer de notre radeau à un véritable bateau qui n'avait ni fente, ni trace de sang et de vomi. Le bateau navigua jusqu'à la terre ferme, la France.

France, pays libre, loin de la guerre, pays du pain, du vin, du fromage et de la joie. Là-bas on me débarqua dans une région côtière, mais même aujourd'hui je ne saurais dire où. On me soigna, on me donna de nouveaux vêtements et on essaya de me parler, de me comprendre, de me soulager. Pour ceux qui ne parlaient ni anglais, ni français c'était incompréhensible. Il fallut deux semaines pour qu'ils arrivent à trouver quelqu'un parlant ma langue: le nigérien.

On m'expliqua alors que j'étais en sécurité, que plus jamais je n'aurais de problèmes, que c'était fini, mais bien cette fois. Ils m'ont expliqué que j'avais fait

un coma suite au manque d'alimentation, mes muscles étaient tellement atrophiés que je ne pouvais même pas me tenir debout.

On me transféra dans un local avec d'autres migrants comme ils nous appellent. Les conditions étaient meilleures mais j'étais toujours captive de mes souvenirs et de ma nouvelle patrie. On me fit signer enfin des papiers dans une langue que je comprenais et on me fit des promesses : éducation, travail, logement, amitié, liberté.

Je fus transférée dans un pensionnat lors de mon quinzième anniversaire, personne ne voulait adopter une émigrée. J'appris tant de choses ces dernières années, tant de bien et de mal. Je fis de grandes études pour devenir à mon tour médecin, mais rien à y faire cette patrie qui insistait sur son égalité, sa liberté et sa fraternité semblait ne pas avoir spécifié que ce n'est pas exactement la vérité. On me reprocha d'être une fille, d'être noire, d'être une étrangère venue voler l'argent. J'en ai croisé des xénophobes. Mais aujourd'hui je suis fière de dire mon nom, de m'affirmer comme femme noire qui a dû fuir pour sa vie et qui aide maintenant comme elle a été aidée.

Le matin, je prends *ma* voiture pour aller de *chez moi*, de *mon* appartement, à *mon* bureau. Mais il arrive parfois que je fasse des petits incidents avec ma voiture, oh pas bien graves, stationnements un peu trop longs, grillage de feux rouges ou excès de vitesse de quelques kilomètres, comme aujourd'hui. C'est d'ailleurs pour cela que je suis assise dans ma voiture, face à un policier. *Vos papiers ? réclame le flic. Comme si je n'étais que papier....*

J'ai toujours trouvé cela absurde, on se base sur des papiers et non sur des êtres de chair. Cette question m'avait été posée plus de fois que je ne pourrais compter. Au début elle me faisait frissonner, me rappelant mon périple que j'essayais d'oublier, de refouler, de laisser loin, oh oui très loin derrière moi. Le temps m'a appris qu'il ne faut jamais laisser le sombre passé derrière soi, non, il faut le mettre au-devant et il faut le pousser, en être fière, l'exhiber plutôt que de

le trainer en secret sombre qui nous dévore de l'intérieur. Cela dit, je dois avouer que je me suis tellement battue pour obtenir ces papiers que je suis un peu fière de pouvoir les présenter. Je les lui tends. Il les scrute, regarde la photographie, me regarde, l'air sceptique. Puis me rend les papiers et rentre dans son véhicule. Sans un mot de plus, je considère cela comme un « au revoir » ou un « à la prochaine... ». Je continue ma route, loin, très loin de la ville où fleurissent les immenses buildings vers les camps de réfugiés, plus petits, plus insalubres et sobres, plus critiqués.